

Études littéraires africaines

Contribution de Daniel Delas

Daniel Delas



Numéro 38, 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1028680ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1028680ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Delas, D. (2014). Compte rendu de [Contribution de Daniel Delas]. *Études littéraires africaines*, (38), 122–126. <https://doi.org/10.7202/1028680ar>

La critique postcoloniale a pour objet, selon Achille Mbembe, « ce qu'on pourrait appeler l'entremêlement des histoires et la concaténation des mondes »³. Ceci implique de sortir de la vision nationaliste qui a dominé l'Europe durant un siècle (de 1850 à 1950), opposant entre eux des pays occidentaux convaincus chacun de la supériorité de leur vision du monde (ce qui a mené en Europe à de violents affrontements), mais fondant sur elle une commune idéologie impériale pour des conquêtes coloniales en Afrique et en Asie. Ce qui a mis fin à cet eurocentrisme conquérant, c'est d'abord sa faillite interne, l'Occident sortant exsangue de la Première puis de la Seconde Guerre Mondiale et passant sous une tutelle américaine qui impose son modèle : fin des empires coloniaux, libéralisme économique étendu au monde entier. L'heure des grandes migrations était désormais venue partout dans le monde, entraînant cet « entremêlement des histoires » et des cultures dont parle Mbembe et, dans la foulée, la naissance d'un questionnement sur les nouvelles identités, identités en mouvement (au rebours de l'étymologie du mot), sans retour en arrière possible. Dans la mesure où le continent africain a été entièrement colonisé au XIX^e siècle par les pays occidentaux européens, il est concerné au premier chef par cette mutation historique.

Dominic Thomas, directeur du département d'études françaises et francophones de l'Université de Californie à Los Angeles (UCLA), qui a publié *La France noire* (La Découverte) en 2011 avec Pascal Blanchard, voit aujourd'hui publiée la traduction en français de son ouvrage *Black France*, paru initialement en anglais en 2002⁴. Il se donne comme champ d'observation la littérature dite francophone en France, qu'il préfère appeler, de manière significative, « afro-française », avec pour hypothèse explicative de base qu'il s'agit d'une littérature de migrants dont les productions sont nécessairement métissées, hybrides : « *Noirs d'encre* explore les circonscriptions transnationales issues du colonialisme et de l'immigration et l'émergence d'une littérature afro-française » (p. 13).

³ Définition reprise de son essai : *Sortir de la grande nuit*. Paris : La Découverte, 2010, 146 p. ; p. 121-122

⁴ THOMAS (D.), *Black France : Colonialism, Immigration, and Transnationalism*. Bloomington : Indiana University Press, 2002, 305 p. ; rééd. : *idem*, coll. African expressive cultures, 2007, XV-305 p.

La démarche de Dominic Thomas est déductive. L'histoire⁵ a montré que l'époque postcoloniale a vu considérablement gonfler les timides flux migratoires de l'époque coloniale et qu'elle a lancé un mouvement migratoire mondial des êtres humains, concernant tout particulièrement les anciens colonisés, et donc les Africains. La prise de conscience de leur exploitation-aliénation ne se fait désormais plus à l'occasion d'un « retour au pays natal », comme le pensait Aimé Césaire, mais sur l'axe Sud-Nord. C'est à partir de cette donnée, qu'il tient pour objective, voire scientifique, que l'historien de la littérature qu'est Dominic Thomas va explorer les productions littéraires en français des écrivains africains. Il suit sagement un fil chronologique, depuis *L'Enfant noir* de Camara Laye jusqu'à *C'est le soleil qui m'a brûlée* de Calixte Beyala ou *Black Bazar* d'Alain Mabanckou, en passant par Cheikh Hamidou Kane, Ousmane Socé, Bernard Dadié, Ousmane Sembène, Henriette Akofa, Fatou Keita et Fatou Diome. Ces œuvres afro-françaises ne sont pas choisies en fonction de leur littérarité, mais en tant qu'elles sont représentatives de tel ou tel aspect connecté au fait migratoire Sud-Nord : domestiques esclavagisés, femmes soumises à l'excision ou s'en libérant, sape congolaise, etc. Dominic Thomas a une connaissance très précise de toute cette littérature, et les analyses qu'il livre sont documentées et fines. Dans le cadre explicatif qu'il s'est donné, il rend bien compte de la manière dont naissent ces nouvelles identités hybrides qu'il nommera « afropéennes » dans un ouvrage postérieur qui n'étudie que des écrivains contemporains⁶.

Hommage étant rendu au talent et à la compétence de Dominic Thomas, on fera état d'interrogations, voire de réserves, concernant non la rigueur de sa démarche mais les options épistémologiques sous-jacentes à son travail et les distorsions qu'elles entraînent.

Des œuvres littéraires triées sur le volet

Pareille étude ne reste-t-elle pas trop dépendante de schématisations socio-historiques avancées par la critique postcoloniale nord-

⁵ En tout cas les historiens ici appelés à parrainer son entreprise : Achille Mbembe d'une part, et les historiens français qui occupent ce créneau de l'histoire de la France noire d'autre part. Installés de part et d'autre de l'étude de Dominic Thomas, ils encadrent solidement le propos de l'auteur.

⁶ HITCHCOTT (Nick) & THOMAS (D.), eds., *Francophone Afropean Literatures*. Liverpool University Press, coll. Francophone postcolonial studies, vol. 5, 2014, VI-232 p. Les écrivains étudiés sont Fatou Diome, Bessora, Sami Tchak, Jean-Roger Essomba, Alain Mabanckou et Léonora Miano. Suivent six « short stories », traduites du français en anglais, dues à Fatou Diome, Léonora Miano, Abdourahman Waberi, Wilfried N'Sondé, Sami Tchak et Alain Mabanckou.

américaine des années 1990 ? Désireuse de s’émanciper de la critique européenne, soupçonnée de défendre une vision sacralisante de la littérature ou de se soumettre aux ambitions déconstructionnistes de la *French Theory*⁷, la critique post-coloniale américaine est pour une part une révolte et un rejet d’historiens contre les philosophes et les poéticiens français (ou anglais). On en voit d’ailleurs la trace dans les propos des historiens français qui signent la postface (et ont donc adopté le point de vue de la critique postcoloniale) :

L’usage de la littérature, pour des historiens de formation tels que les auteurs de ces lignes, est à la fois déconcertant, pose des questions méthodologiques, et révèle que la fiction est une matrice formidablement profuse, qu’elle pénètre au cœur de situations et stimule des interrogations inépuisables (p. 245)

On note une assimilation – contestable mais avancée comme une évidence – de la littérature et de la fiction ; cette confusion a une double portée : affirmer *a contrario* la scientificité de l’histoire, opposée à la gratuité imaginaire de la fiction, et éliminer les œuvres littéraires non-fictionnelles. Quant au premier point, il est tout à fait inexact : dans *Germinal*, le romancier Zola parle des faits vrais (sexualité, risques mortels encourus par les mineurs, loisirs populaires, etc.) dont les Lavisse et les Fustel de Coulanges ne traitaient pas, préférant quant à eux écrire une histoire qui nous paraît aujourd’hui poussiéreuse, et en partie obsolète. Quant au second point, il explique pourquoi, pour satisfaire aux réquisitions de la vision postcoloniale américaine, Dominic Thomas sélectionne les écrivains susceptibles de soutenir sa démarche, écartant les plus « littéraires », les poètes pour commencer, mais aussi tous ceux dont l’écriture participe à l’invention de mondes imaginaires autant que réels ou, en tout cas, n’en est pas dissociable. On peut ici citer quelques noms majeurs : Sony Labou Tansi, Tierno Monémbo, Jean-Luc Raharimanana ou Patrice Nganang, mais il y en a bien d’autres⁸. Pourquoi cette mise à l’écart d’écrivains majeurs ? Parce que Dominic Thomas ne fait pas entrer dans ses critères de sélection la force poétique, c’est-à-dire créatrice de l’écriture. Cette exclusion est certes imputable à la « localisation » du discours de Dominic Thomas, localisation qu’il évoque d’ailleurs lui-même : « Parlant de l’Afrique *et* de la France à *partir* des États-Unis, nous avons évidem-

⁷ On a davantage parlé du Nouveau Roman dans les universités américaines qu’on ne l’a fait en France

⁸ Surtout si l’on y ajoute des écrivaines d’origine maghrébine comme Assia Djebar, Leïla Sebbar, Hélé Béji.

ment une conscience aiguë de notre "localisation" » (p. 151). Cette remarque, l'auteur ne l'applique guère à l'ensemble de sa démarche, se contentant de s'en servir pour justifier son insistance sur les écrivaines africaines. Elle mériterait pourtant approfondissement. Cette « localisation » des études postcoloniales est en effet essentielle pour comprendre leur naissance aux USA, associée à celle des *Cultural Studies* et/ou des *Black Studies*. C'est alors en effet que l'étude des textes littéraires a commencé de se faire sur des textes traduits en anglais, pratique désormais dominante et reflétant la bonne conscience de l'hégémonisme linguistique anglo-américain. En est résultée une obsolescence des travaux fondés sur la textualité : Barthes, Jakobson comme Riffaterre sont devenus de vieilles lunes et, quant aux idées, elles ne sont plus à rechercher dans les textes littéraires, mais dans ceux des historiens. Les écrivains sont devenus des auxiliaires de la marche vers un monde nouveau, hybride et nègre, celui que prophétise Achille Mbembe.

Une francophonie rétrécie

Pour poursuivre encore, il semble que le positionnement de l'étude critique de Dominic Thomas dans le sillage d'Achille Mbembe et des historiens « de formation » le conduit à survaloriser les productions écrites des « noirs africains » traitant des migrations Sud-Nord au détriment de ceux ou celles qui ont parlé d'autres transmigrations : maghrébines d'abord, si riches et complexes, et dont la prise en considération est nécessaire à une juste évaluation de la France plurielle ; insulaires ensuite (antillaises, malgaches, océano-indiennes, voire polynésiennes), si anciennes et si riches elles aussi⁹ mais passées sous silence. Et, même dans le cas de l'Afrique chère au cœur de Dominic Thomas, ce positionnement l'amène à survaloriser les migrations Sud-Nord au détriment des migrations « transafricaines », pour reprendre le terme utilisé par Catherine Mazauric et Alioune Sow dans leur présentation d'une livraison récente des *Études Littéraires Africaines*¹⁰ :

L'une de ses ambitions [de ce numéro] consiste à contrebalancer la mise en avant de mises en récit des mobilités Sud-Nord, au détriment de la visibilité de celles qui sont internes à l'Afrique, en revenant notamment sur l'idée selon laquelle de tels récits,

⁹ Avec des essayistes de premier plan, comme Édouard Glissant, totalement occulté ici.

¹⁰ *Littératures et migrations transafricaines*. Textes réunis par Catherine Mazauric et Alioune Sow (= *Études Littéraires Africaines*, n°36, 2013)

orientés par une vectorialité Sud-Nord, seraient à même d'illustrer exclusivement, précisément et rigoureusement la condition et l'expérience postcoloniale en Afrique (p. 8)

L'histoire n'est plus persuadée de détenir seule la vérité sur la société humaine, son passé, son présent et son avenir. Elle reste une discipline scientifique, certes, avec ses exigences méthodologiques de rigueur, mais elle ne peut plus exclure une parenté étroite avec la littérature, tant les écrits de notre temps, qu'ils soient produits par des historiens, des journalistes ou des écrivains décorés, puisent ouvertement dans le passé et le présent, pour y lire un futur incertain. « L'histoire est un roman vrai », dit Paul Veyne ; « l'histoire est d'autant plus scientifique qu'elle est littéraire », ajoute Ivan Jablonka.

Achille Mbembe parle du retard du « temps intellectuel franco-français » sur le « temps culturel du reste du monde ». À lire le livre si fin de Dominic Thomas, je me demande si le retard n'est pas du côté de la critique postcoloniale américaine, plus scientifique qu'elle ne veut bien le dire, peu ouverte à la formidable explosion du vécu auquel nous assistons, qui appelle une nouvelle collaboration entre histoire, littératures, récits de vie en tous genres, à même de faire comprendre à chacun sa propre localisation historique.

S'il est vrai que nous soyons entrés dans une « ego-histoire », pour reprendre la formule de Pierre Nora, ne confondons pas l'expression de cet ego avec les vicissitudes des individus entraînés dans les vortex de l'histoire, mais cherchons, modestement, à lire-voir-écouter les paroles vivantes de notre temps.

■ Daniel DELAS

*

Lorsque Dominic Thomas publia *Black France*, en 2007, son livre connu d'emblée un certain retentissement car, tout en mettant l'accent sur les thèmes du colonialisme, de l'immigration et du transnationalisme, il était aussi l'un des premiers à marquer certaines continuités dans l'histoire littéraire noire francophone, de l'ère coloniale à l'époque postcoloniale. Avec lui, des récits bien connus (*Mirages de Paris*, *L'Enfant noir*, *Le Docker noir*, *L'Aventure ambiguë...*) se voyaient en effet revisités sous un jour nouveau, comme offrant les prémisses de problématiques extrêmement contemporaines, tandis qu'à l'inverse les productions les plus récentes – celles de la « quatrième génération » des écrivains africains, incarnée notamment par Alain Mabanckou, Daniel Biyaoula, Fatou Diome...